

# JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Le journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT :   
 Pour Roubaix : 18 fr. par an,   
 — 10 fr. pour six mois,   
 — 6 fr. pour trois mois.   
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.   
 Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,

A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 3 janvier.

Moniteur du 3 janvier.

PARTIE NON OFFICIELLE.

Le Moniteur du 2 janvier rend compte des réceptions officielles faites par Leurs Majestés Impériales le 1<sup>er</sup> janvier. Après avoir rendu compte de la première partie des réceptions, le Moniteur ajoute :

« A une heure, l'Empereur est sorti de son appartement. Le cortège de l'Empereur était composé comme celui du matin pour se rendre à la chapelle.

« Dans la salle du Trône était réuni le corps diplomatique étranger, rangé d'avance autour du Trône, la droite appuyée à la cheminée, par les soins d'un maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs, et d'un aide des cérémonies, secrétaire à l'introduction des ambassadeurs.

« Sa Majesté a passé devant le Cercle du Corps Diplomatique, dont les membres Lui ont été présentés par le Grand Maître des Cérémonies.

« S. Exc. lord Cowley, ambassadeur de Sa Majesté Britannique, a offert en ces termes à l'Empereur les vœux du Corps Diplomatique :

« Sire,

« Les membres du Corps Diplomatique réunis ici ont l'honneur d'offrir à Votre Majesté, par mon organe, l'expression de leurs hommages respectueux à l'occasion du nouvel an.

« Le Corps diplomatique, Sire, est toujours heureux de pouvoir renouveler ses vœux pour le bonheur de Votre Majesté et pour celui de son auguste famille. »

L'Empereur a répondu :

« Je remercie le Corps diplomatique des souhaits qu'il vient de m'adresser. J'envisage l'avenir avec confiance, persuadé que l'entente amicale des grandes puissances assurera le maintien de la paix, qui est le but de tous mes desirs. »

« Les ambassadeurs et ministres plénipotentiaires de l'Empereur présents à Paris, et ne remplissant point de fonctions leur assignant un autre rang dans les présentations officielles, ont été reçus avec le Corps diplomatique étranger. »

Moniteur du 29 décembre.

PARTIE NON OFFICIELLE.

Le général commandant en chef le corps français d'opérations en Chine à Son Exc. le maréchal ministre de la guerre.

« Quartier général devant Pékin, le 12 octobre.

« Monsieur le maréchal,

« J'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui à tête reposée, et d'une manière plus complète, le récit des derniers événements que je vous ai fait connaître très succinctement par ma lettre du 8 octobre courant.

« Ainsi que je l'annonçais à Votre Excellence par ma lettre (cabinet n° 119) datée du 3, de Paly-Kya-Ho, l'armée a quitté cette position le 5 pour se porter sur Pékin. J'avais laissé à Paly-Kya-Ho, pour assurer mes communications avec le Pei-Ho, trois compagnies dans une bonne position de défense, avec l'ambulance et une partie de l'administration, et je m'étais mis en route avec le surplus de l'expédition et une ambulance légère, et cinq jours de vivres.

« Je suis allé asséoir mon camp, le même jour, dans un grand village, à trois lieues en avant de Paly-Kya-Ho, direction de Pékin, dont je n'étais qu'à 6,000 mètres environ; de mon camp on découvrait parfaitement la ville, ainsi que je l'avais déjà vu par une grande reconnaissance que j'avais faite la veille. Quelques cavaliers tartares étaient en vue de mes avant-postes, mais ils n'approchèrent pas.

« Le 6 au matin, nous reprîmes, le général anglais et moi, notre marche sur Pékin, après nous être formés sur deux colonnes chacun, car le pays est très couvert et traversé dans tous les sens par des routes dont quelques-unes sont carrossables et d'autres aboutissent à des im-

passes; je n'ai jamais vu de pays plus difficile pour des colonnes marchant avec de la grosse artillerie.

« Après deux heures d'une marche assez pénible, nous arrivâmes à 2,000 mètres de l'angle nord-est de Pékin; nous fîmes la grande halte et nous lançâmes des reconnaissances dans plusieurs directions de la ville.

« Des Chinois interrogés dirent qu'il existait vers la direction ouest de la ville, qui a un mur de 7,000 mètres de ce côté, un grand camp tartare de 10,000 hommes.

« Nous nous mîmes en marche immédiatement sur ce camp dont nous apercevions le parapet en terre; nous marchâmes à la même hauteur avec le général anglais; il devait attaquer la droite, et moi la gauche. La colonne Collineau devait tourner la gauche du camp, les Anglais tourner la droite, et le général Jamin attaquer le front; le camp a été évacué dans la nuit.

« Le général Grant me fit alors prévenir que ses espions l'informaient que l'armée tartare s'était retirée à Yuen-ming-yuen, magnifique résidence impériale, à un mille et demi du point où nous étions, et il me proposait de marcher contre elle; l'heure était peu avancée, les troupes n'étaient pas fatiguées, elles étaient pleines d'ardeur; un mille et demi, dans ces conditions, devait être promptement franchi.

« Après une marche assez longue et difficile, nous arrivâmes à sept heures au village de Yuen-ming-yuen; nous suivîmes une route en dalles de granit, et nous traversâmes un pont magnifique qui conduit au château impérial, situé à 200 mètres du pont et dont l'entrée est en face; la route, entre le pont et le palais, est bordée, à gauche, d'arbres épais et d'une belle venue; à droite, une grande place à laquelle s'appuie une rangée de belles maisons, habitations des principaux mandarins.

« Avant de m'établir au bivouac, je voulus faire fouiller l'entrée du palais, qui était fermée par une porte très solide et par des barrières à droite et à gauche; on prétendait que les Tartares étaient dans les cours et dans les jardins derrière ces portes.

« J'envoyai de suite deux compagnies d'infan-

terie de marine pour fouiller l'entrée du palais et le bois en arrière, ainsi que mon officier d'ordonnance le lieutenant de vaisseau de Pina.

« Cet officier, entendant du bruit dans l'intérieur, fit sommer d'ouvrir les portes, et, voyant que personne ne répondait, il fit apporter une échelle et escalada le mur, suivi par M. Vivenon, enseigne de vaisseau. A peine étaient-ils sur la créte qu'ils reconnurent les Tartares armés de piques, de fusils, qui paraissaient vouloir défendre la porte.

« A l'aspect des officiers, ces hommes se retirèrent, et M. de Pina franchit le mur afin d'ouvrir la porte à la troupe.

« En ce moment, les Tartares revinrent sur M. de Pina, et une lutte s'engagea entre lui et les hommes qui accouraient. Il soutint bravement cette attaque, tira quelques coups de revolver et fut blessé à la main gauche et au poignet droit. Les soldats d'infanterie de marine vinrent à son secours et à celui de leur officier, M. Vivenon, qui avait reçu une balle dans le côté, et les Tartares, après une résistance inutile, prirent la fuite en désordre, laissant derrière eux trois des leurs tués et emmenant plusieurs blessés.

« Le bruit de la fusillade m'ayant attiré, je fis venir le général Collineau avec la brigade et fis occuper fortement la première cour du palais, ne voulant pas pénétrer plus avant pendant la nuit dans un lieu inconnu. 7 ou 800 Tartares, qui se trouvaient derrière les palais successifs aboutissant au bois, auraient pu tenter d'inquiéter nos hommes. La nuit se passa sans événements, et le lendemain, de grand matin, je me rendis au palais, accompagné des généraux Jamin et Collineau, de mon chef d'état-major et du brigadier anglais Fattle, avec lequel étaient le major Sley des dragons de la Reine et le colonel Fowley; une compagnie d'infanterie nous précédait pour assurer notre marche, mais les palais étaient complètement évacués par les Tartares.

« Je tenais à ce que nos alliés fussent représentés dans cette première visite au palais; que je soupçonnais devoir renfermer de grandes richesses. Après avoir visité des appartements

marché.

Il ramassa son fouet et se mit en devoir de remonter sur son siège.

Mais quelques curieux que cet accident avait fait sortir de leurs maisons, entouraient la voiture.

« Vous ne pouvez pas aller plus loin par ce temps-là, et surtout la nuit, dit l'un d'eux au postillon. La route que vous avez suivie jusqu'ici était praticable, parce qu'elle est à fleur de terre; mais un peu plus bas c'est autre chose: elle est creuse et encombrée de tant de neige, que vous n'en sortirez jamais.

Le postillon se gratta l'oreille d'un air pensif et regarda le baron.

« Ce passage est-il donc si mauvais? demanda ce dernier aux paysans.

« Certainement! s'écrièrent-ils.

« Ne voudriez-vous pas le débayer moyennant une bonne rétribution, car j'aimerais à poursuivre ma route.

« Dans l'obscurité, c'est impossible, monsieur; d'ailleurs, ça ne vous avancera guère, car dans une demi-heure tout au plus avant d'arriver au village voisin, vous rencontrerez encore un chemin creux, comme il y en a tant au milieu des montagnes. Mais demain matin les autorités feront sans doute enlever les neiges par les habitants; ce qui sera l'affaire d'une couple d'heures, et pas plus.

Le baron était visiblement contrarié.

« Allons, mon ami, dit-il au postillon, reconduis-moi au dernier relais, je trouverai sans doute un logement à la poste.

« Dans tout autre moment, oui, monsieur, mais aujourd'hui différent. La belle-mère du maître de poste vient de mourir, et le corps est exposé dans la chambre des voyageurs.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 3 JANVIER 1861.

— N° 15. —

## FAUTE DE CONFIANCE

PAR G. RAIMUND.

VIII

Après la lecture de cette lettre, Alexandre demeura comme anéanti; la pensée que sa femme pourrait bien être innocente lui donna à réfléchir, et la douce image de Paula lui apparut dans tout l'éclat de sa pureté primitive. S'il l'avait mal jugée, si ces paroles cruelles avaient injustement banni cette jeune et faible femme et cet enfant, son enfant à lui! En proie à une mortelle angoisse, il invoqua contre le cri de sa conscience, qui s'éveillait, les événements récents. De quel amour sincère et fidèle ne l'avait-il pas aimée! Quel bonheur n'avait-il pas trouvé dans son affection! et elle, elle avait pu le trahir! De qui Schlettendorf avait-il à venger la honte, sinon de sa fille? de quel enfant parlait la lettre de Kielsky, sinon de l'enfant de Paula?

Reproduction interdite.

Le regard d'Alexandre tomba sur le portrait de sa femme suspendu en face de lui. Cette image lui souriait avec douceur, et les lèvres entr'ouvertes de la mère et les petits bras étendus de l'enfant lui parurent un appel, une prière touchante.

« Non, non! s'écria-t-il avec angoisse, tu mens, tu n'es plus celle que j'aime, mes yeux se sont ouverts!

Tout à coup pénétrèrent par les hautes fenêtres les derniers rayons du soleil couchant, qui environnèrent d'une éclatante auréole d'or la tête de la jeune mère. Le baron s'abandonna un instant au charme merveilleux de ce spectacle, puis il tira courageusement le rideau sur le portrait, comme pour se mettre à l'abri de la tentation. Il envisageait d'un œil calme et résolu la voie qu'il s'était tracée, voie solitaire et vide de bonheur, toute de travail, de peine, de conscience à remplir ses devoirs. Son but, c'était l'oubli; sa récompense, — il sourit amèrement, — sa récompense, elle lui était ravie, il n'en espérait plus.

IX

On était en février, le froid était très rigoureux, le ciel sombre et chargé, et depuis plusieurs jours il tombait de la neige en abondance. Malgré cela, la voiture du baron se trouvait attelée dans la cour du château, et les domestiques affairés y portaient des bagages; ce n'était donc pas d'une petite excursion, mais d'un voyage qu'il s'agissait.

Dès que tout fut prêt, le baron parut. Il était maigri et bien plus pâle qu'au moment de son retour avec Paula. Il n'avait plus entendu parler d'elle, et il bannissait avec énergie les

pensées qui lui rappelaient, cette femme qu'il aimait encore quoiqu'elle eût perdu son estime. Une cruelle privation pour lui dans sa solitude de Schlettendorf, — où il recevait le moins de visites possible, — c'était de ne plus entendre la voix de Paula et les cris joyeux de son enfant. Oh! est-il au monde accents plus doux que ceux-là!

Apprenant que sa propriété patrimoniale de la Thuringe, qu'il n'avait pas visitée depuis plusieurs années, venait d'être la proie d'un incendie qui plongeait dans un dénuement complet de nombreuses familles de pauvres journaliers, lesquelles se trouvaient même sans abri par ce froid excessif, il se mit en route sur-le-champ pour contribuer à porter un prompt remède à un état de choses si navrant.

Grâce à ses fourrures et à sa chancelière, il ne souffrit pas trop de la température, d'autant plus que, une fois à Heidelberg, il prit le chemin de fer jusqu'à Gotha, où il remonta dans sa voiture. Le ciel sombre et les flocons de neige n'étaient guère propres à lui rendre de la gaieté, et le fouet du postillon ne réussissait guère à faire hâter le pas aux chevaux.

A la tombée de la nuit, à la traverse d'un petit village, l'obscurité et la neige ne permettant plus de distinguer les objets, la voiture heurta violemment contre un tas de pierres destinées à l'entretien de la route. Le postillon, lancé de son siège, tomba fort heureusement sur l'épaisse couche de neige, et les chevaux s'arrêtèrent tout court.

« N'êtes-vous pas blessé, mon ami? demanda avec inquiétude le baron mettant le nez à la portière.

« Non, répondit en grommelant le postillon qui se relevait déjà; j'en suis quitte à bon